

**La Jeune Fille Pauvre**

(Suite de la 1<sup>re</sup> page)

—Vous vous révoltez, par ma foi ?  
 —Je ne suis pas tombée assez bas pour me donner en spectacle à la foule. Allez, monsieur, je vous attendrai ici si le faut ; allez aux renseignements, et vous reviendrez me faire des excuses.  
 —Impossible, ma belle dame. Je vous tiens, je ne vous lâche pas. Ce que je veux, c'est vous emmener en fiacre.  
 Le marchand ému, malgré lui de la détresse de Fernande, lui disait :  
 —Suivez le, madame, il ne vous sera fait aucun mal. Si seulement vous connaissez quelqu'un par ici, pour constater votre identité. Il est si rare de voir une duchesse vendre elle-même son argenterie ! Ça donne des soupçons.  
 Fernande ne l'entendait plus. Tant d'émotions, ses privations constantes, avaient bouleversé son être ; elle s'était évanouie. L'agent allait la faire transporter, quand même, dans la voiture qu'un gamin officieux avait été chercher, lorsqu'un homme, d'un certain âge, fendait la foule qui stationnait devant le magasin, s'opposa à son action, et lui dit avec rudesse :  
 —Vous dépassez votre mandat, monsieur. Quelle est cette jeune femme et de quoi l'accusez-vous ?  
 —De vol, monsieur.  
 —C'est à l'hôpital, et non à la préfecture de police qu'il faut la faire transporter, vous ne le voyez donc pas ?  
 —Dam ! Monsieur, je ne suis pas médecin.  
 En parlant, l'inconnu soulevait la tête de Fernande et poussait une exclamation de surprise.  
 —Mademoiselle de Valdepine ! s'écriait-il.  
 —C'est donc vrai qu'elle s'appelle ainsi ?  
 —Rustre ! maraud ! l'avoir mise dans cet état. Pauvre enfant !  
 Et l'inconnu frottait les tempes de Fernande en lui faisant respirer des sels. La voyant toujours immobile, il la transporta lui-même dans la voiture, s'assit à ses côtés, donna son adresse, et le fiacre alla s'ébranler devant les badauds stupéfaits de ce dénouement, lorsque l'agent, chapeau bas, l'échine pliée en deux, ouvrit la portière, et déposa, sur les coussins, la malencontreuse argenterie. Le commis, cause première de cette affaire, s'était esquivé dès qu'il avait vu la tournure qu'elle prenait.

X

UNE VIEILLE CONNAISSANCE

Lorsque Fernande revint à elle, elle se trouva étendue sur un large canapé, dans un salon qu'elle ne connaissait pas. Une femme, à l'air tranquille et doux, préparait un breuvage, et le bienfaiteur inconnu soutenait sa tête alourdie. Elle regarda, sans les voir, les objets qui l'environnaient ; puis, par un effort subit de mémoire, elle murmura :  
 —Non, non ! je ne vous suis pas ! De quel crime pouvez-vous m'accuser ?  
 —D'aucun, ma pauvre enfant, lui répondit une voix grave.  
 Fernande tressaillit et considéra celui qui venait de parler.  
 —Je rêve, sans doute, reprit-elle avec effort.....cette voix, je l'ai entendue.  
 —Souvent, en effet.  
 —Vous êtes..... vous êtes.....  
 Et la lumière se faisant dans son esprit, elle s'écria :  
 —Docteur, vous m'avez sau-

—C'était, en effet, le médecin de la duchesse qui, passant par hasard devant le magasin où se trouvait la jeune fille, et oroyant d'abord à un accident, avait pénétré jusqu'à elle. Ayant deviné l'erreur dont elle était la victime, l'ayant reconnue, il l'avait fait transporter chez lui, et il était parvenu enfin à la ramener. Il connaissait, en partie, la détresse du duc et l'héroïque conduite de sa fille ; il ne soupçonnait pourtant pas les derniers revers, et n'avait compris un peu la vérité que chez l'orfèvre. Sans détour, Fernande lui avoua sa position, et lui apprit qu'elle n'avait réservé qu'un couvert pour son père, afin qu'il ne se doutât de rien, et qu'elle vendrait ce qui lui restait d'argenterie, pour avoir du pain et payer un terme de son loyer.  
 —Vous êtes bon, docteur, et vous aussi, madame, je le vois dans votre regard, ne m'abandonnez pas. Du travail, voilà ce que je demande et toujours en vain.  
 —Pourquoi n'avoir pas pensé à nous, mademoiselle ? gronda doucement le docteur.  
 —J'ai été si souvent repoussée que.....  
 —Oh ! la vilaine enfant ! elle a osé que tout le monde se ressemblait.....  
 —Le malheur rend défiant, répliqua-t-elle.  
 —Et injuste aussi quelquefois.  
 —Oh ! non, si vous saviez !...  
 —Je sais bien des choses, ma chère enfant. Mon âge, ma profession, l'expérience, quelle école ! C'est ainsi que je devine que vous voulez nous quitter, pourquoi faire, s'il vous plaît ? pour aller frapper encore à la porte d'un indifférent.  
 —Docteur, il le faut bien. C'est notre vie de quelques jours que représente cette argenterie.  
 —Et vous voulez tenter encore ?  
 —Comment faire ?  
 —Vous avez belle mine, ma foi, pour aller courir les magasins. Un médecin n'est jamais indiscret : à quelle heure avez-vous déjeuné ?  
 —Je ne sais trop, docteur...  
 —Ta, ta, ta, je ne sais trop ! Ce pouls si faible n'est pas naturel. Vous n'avez rien pris d'aujourd'hui, et d'hier pas grand chose. Allons, méchante enfant, je vous ordonne de manger tout de suite ce que ma femme va vous donner, et puis, nous verrons ce que nous aurons à faire.  
 Force fut à Fernande d'accepter. Elle se sentait, du reste, gagner par la faiblesse, et il y avait si longtemps qu'elle n'avait reçu un aussi sympathique accueil, qu'il lui semblait revivre sous cette influence.  
 Le repas terminé, le docteur dut consentir à garder l'argenterie avec prière de la faire vendre, et Fernande remise, moins inquiète de l'avenir, prit congé de la maîtresse de la maison. Bon gré, mal gré, le docteur la fit monter dans son coupé pour la reconduire à Passy.  
 Le duc, qui commençait à se préoccuper de l'absence de sa fille, fut on ne peut plus surpris de la voir rentrer en compagnie de son ancien médecin.  
 —Quelle folie ! murmura-t-il à part lui. Je vais bien, maintenant. La pauvre Fernande ne compte pas.  
 Mais elle, devinant sa pensée, s'empressa de lui dire :  
 Mon père, le docteur Alfaut, notre ami—et elle appuya intentionnellement sur ce mot—a voulu vous serrer la main.  
 —Est-ce bien le seul motif de votre visite, docteur ? interrogea le duc. Avec vos occupations vous n'avez guère de temps à perdre.  
 —Un moment de repos est souvent nécessaire, monsieur le duc, et lorsqu'on y ajoute le plaisir.....  
 —Toujours le même, docteur.  
 —On ne change pas à notre âge.  
 —Quelquefois. Qu'importe ! Où donc avez-vous rencontré Fernande ?  
 La question était embarrassante. Fernande rougit et se troubla ; le docteur toussa. Il

éprouva pourtant :  
 —Mademoiselle allait à ses affaires, moi, aux miennes. La voir, la reconnaître, la conduire à ma femme, lui accorder un court repos, la ramener ici, voilà. Et maintenant que je sais votre adresse,—ju qu'ici elle avait été un mystère pour tous,—vous me permettez, n'est-ce pas, monsieur le duc, de venir vous importuner quelquefois ? Dans mes heures de loisir j'aime assez la promenade, et Passy me convient, surtout étant, sûr d'y trouver des amis. C'est peut-être présomptueux de ma part.....  
 Le duc et Fernande lui serrèrent spontanément la main. La jeune fille était trop émue pour parler. Quelques minutes plus tard, le docteur était sur la route de Paris, et le duc répétait :  
 —Quel motif a pu l'attirer ici ? Les malheureux n'ont pas l'amis.  
 XI  
 LE SOLDE PROVIDENTIEL  
 —Mademoiselle, dit François à Fernande quelques instants après le départ du docteur et dès qu'il put la voir sans témoins, un commissionnaire vient de me remettre cette lettre. Elle n'avait ni timbre, ni adresse, j'ai voulu savoir qui l'envoyait, il m'a répondu qu'il l'ignorait ; qu'elle était pour monsieur le duc ou pour mademoiselle, et que c'était un solde arriéré.  
 Fernande prit le pli. Il renfermait un billet de 500 francs.  
 François, murmura-t-elle, remerciez la Providence ; elle nous sauve encore une fois.  
 Et courant dans sa modeste chambre, elle écrivit ces quelques mots :  
 Monsieur et ami,  
 "Je commençais à douter de la bonté d'autrui, lorsque Dieu vous a placé sur ma route. La misère appelle le désespoir, et le désespoir est déjà de la révolte. Vous m'avez tendu la main à temps. Soyez béni pour mon père, pour l'humanité et pour moi. Tout ce que j'écrirais serait insuffisant pour rendre ce que j'éprouve en ce moment. Mots incolores et froids que vous comprendriez, sans doute, mais qui ne seraient même pas l'écho affaibli de ma pensée et de mon cri de reconnaissance. Je me tais. Que ce qu'il y a en moi d'élan, d'amour filial, de gratitude passe dans ces deux syllabes : Merci !..... Oh ! oui, merci pour votre délicate générosité, votre charité divine. Merci ! j'accepte le solde qui m'est envoyé par l'entremise de la Providence, mais laissez-moi dire à ce débiteur que j'inscris cette dette sur un carnet que le temps n'usera jamais.  
 "Je baise les mains de votre chère compagnie, et vous envoie le meilleur de mon âme et de mes sentiments.  
 "FERNANDE."  
 La jeune fille ne se donna pas le temps de relire les lignes qui précédaient. Elle les mit sous enveloppe, les adressa au docteur Alfaut, et, tandis que François sortait pour jeter le pli à la poste, elle alla rejoindre son père tout réjoui encore de la visite qu'il venait de recevoir.  
 Mon père, lui dit elle, un inconnu, votre débiteur, vous fait ces fonds pour un solde arriéré.  
 —Le rouge monta au front du duc.  
 —Ma fille, répondit il avec l'accent de l'orgueil froissé, est-ce bien vraie ce que vous avancez là, et croyez vous que j'accepte rai cette aumône ?  
 —Mon père !  
 —De quel droit vient on insulter à ma pauvreté ! Je n'ai demandé rien à personne, que je sache ! si vous l'avez fait c'est impossible et nous n'en sommes pas là, je vendrais tout, tout plutôt que de tendre la main !... si vous l'avez fait !  
 —Non, vous êtes trop fière et vous mourriez plutôt de faim... Oh !  
 (à continuer)

**J. H. Myrick & Co**  
 Importers and Dealers in  
**DRY GOODS**  
**HARDWARE**  
**BOOTS & SHOES**  
**FINE**  
**GROCERIES**  
 And Fitting  
 Supplies  
**AT TIGNISH and**  
**ALBERTON**  
 We have just  
 opened a full and  
 complete stock of  
**NEW GOODS.**  
 We are prepared  
 to supply the wants  
 of the farmer, fisherman and mechanic.  
 We invite in  
 tending purchasers  
 to give us a call,  
 and they will find  
 we can meet all  
 competitors, and  
 save to them the  
 trouble and expense of going to  
 Summerside or  
 Charlottetown.



**ITEMS OF INTEREST**  
 For Men and boys only

We want every man that works on the Hillsborough Bridge to buy a pair of \$1.00 pants. They are the best wearing pants ever put on the market for the money. "Made by Shorey".  
 The first sod will be turned on the Hillsborough Bridge some time this month. The workmen will want good substantial clothing that will stand wear and tear. Buy our two ply Twill Duck Shirts, "double stitched". Price only 85c—you can't beat it for wear.  
 Just think of it—a double thread Balbriggan suit of Underwear worth \$1.50 for 98c. How can we do it? Well the mills had 25 dozen over last fall and offered to clear the lot at about half price. We bought them. You must be quick They are selling fast.  
 Our felt hats have taken like wild fire. You've been paying too much for your hat. If you think you haven't, just drop in to our clothing store and see.

Don't try to look pleasant in last year's straw hat when you can buy the latest styles at the smallest known prices at **SENTNER McLEOD & Co's.**  
 Through some straws the breezes blow, through other straws the liquids flow. But the straws we sell we'd have you know are the latest styles with prices low.  
 Buy your boy a pair of Brownie Overalls and don't scold him if he dirties them. They'll wash. All sizes at **SENTNER McLEOD & Co's.**  
 We had a tremendous large sale in our clothing department this spring. Our values are away ahead of anything ever offered in Charlottetown—look at that line of all wool tweed suits at \$6.95. Can you match it at \$10.00 ?

**Sentner McLeod & Co.**  
 Ch'town's Busiest Store.

**THE MODERN FOUNDRY AND MACHINE SHOP**  
 We would call Special attention to the fact that our Establishment is fitted with the very best Modern Machinery and employing none but first class workmen. We are in a grand position to turn out satisfactory work.  
**OUR FOUNDRY DEPT**  
 has proved to be a decided success. We have spared no expense in fitting up this department, having imported from the United States a "Special Grade of Sand" and using the best trade of "Pig Iron", we are in a position to meet the long desired needs of the public. Parties in need of anything in our line we ask to consider these facts and any work which may be entrusted to us will receive our careful attention. We solicit your valued orders.

**Bruce Stewart & Co.**  
 THE MODERN FOUNDERS, Engineers and Machinists.  
 Steam Navigation Co's Wharf  
 CHARLOTTETOWN P.E.I.

**STOVES, FURNITURE, GRANITEWARE,** bought from makers at lowest prices for cash. Sold at small profits for cash or good credit. It will pay you to get our prices.

**Brace, McKay & Co., Ltd**  
 Summerside, P. E.I. Aug 22nd., 1901.

**TIGNISH DRUG STORE**  
 Now that the holidays are upon us, it would not be amiss for you to call at the Tignish Drug Store and inspect our fine stock of  
**DRUGS AND CHEMICALS**  
 We are headquarters for good goods at low prices.  
 Prescriptions carefully compounded, at all hours, day or night.  
 You can always depend upon finding a clerk in the store at all hours of the night.  
**S DALTON**